
Jean FORET

Entretien avec Michel Pottier en 2002.

Jean Foret est largement connu dans les milieux ergonomiques comme ayant été l'un des spécialistes français de la chronobiologie du travail de nuit, mettant en évidence les graves méfaits, sur les plans physiologique, organisationnel et social, qu'engendre le travail posté. Chercheur au CNRS, il faisait partie, de 1965 à 1980, du "labo Wisner", et à ce titre son témoignage éclaire un pan de l'histoire des débuts de l'ergonomie en France. Non sans nostalgie mais avec beaucoup de réalisme, il regarde les ambiguïtés de la discipline, partagée entre une recherche scientifique centrée sur l'Homme au travail, toujours indispensable mais actuellement en déclin alors qu'elle prédominait dans les premières décennies, et le développement du métier d'ergonome, centré pragmatiquement sur des applications et la consultance, et devenu plus ou moins autonome vis-à-vis des grandes disciplines initiales. Quelle place la recherche peut-elle encore y tenir ? Quel rôle pour les grands organismes de recherche et les Universités ? Quelle issue pour de futurs chercheurs ? Et finalement quelle issue pour l'ergonomie ?

Cet entretien, qui date de 2002 mais a été revu et complété par Jean Foret en 2014, nous porte à une réflexion critique sur l'évolution de l'ergonomie et son avenir.

Jean-Claude Sperandio

Je suis né en avril 1940, quelques jours avant la guerre, la vraie. J'ai donc commencé ma vie par l'exode vers l'Ouest, dans les bras de mes grands-parents !

Ma formation est celle d'ingénieur des Mines. Mes rapports avec l'ergonomie ont commencé dans la deuxième moitié des années 60, en 1965 exactement, et quand je dis ergonomie, c'est plus précisément la physiologie du travail, qui était d'ailleurs le nom du laboratoire où j'ai commencé à travailler, au CNAM.

M.P. Comment en es-tu arrivé là ?

Par un cheminement où entrent une bonne part de hasard et un certain goût pour ce qu'on appellerait le social. J'avais rencontré pendant mes études Jacques Leplat, qui avait fait des recherches d'ergonomie dans la sidérurgie lorraine et qui m'a mis en contact, ainsi que mon collègue Alain Berthoz, avec Alain Wisner et le laboratoire de physiologie du travail du CNAM, alors dirigé par Jean Scherrer, puis par Alain Wisner à partir de 1966. C'est le point de départ de mes années Gay-Lussac.

Même si mai 68 est une date qui a marqué en France et qui a inscrit la rue Gay-Lussac dans la liste des champs de bataille français, ce n'est pas cet événement qui a déterminé mon goût pour les études se rapportant au travail humain. J'étais déjà lancé sur l'étude du sommeil des travailleurs de nuit, en contribution à une question que des syndicalistes de la SNCF, des roulants, avait posée à notre laboratoire. Cette question avait déjà été abordée par Michel Pottier et avait donné lieu à une étude faite par Françoise Lille, qui avait été publiée dans *Le Travail Humain* dans un article assez premier sur le sujet¹.

J'ai repris avec Antoine Laville le problème qui restait en quelque sorte pendant dans le laboratoire, en le circonscrivant au contexte du travail des cheminots roulants. Wisner avait

¹ Lille, F., Le sommeil de jour des travailleurs de nuit. *Le travail Humain*, N° 1-2, janvier - juin 1967

des contacts avec Gaston Bouny, un syndicaliste CGT un peu en pointe à l'époque sur la question des conditions de travail, pour ne pas dire un peu en marge, comparativement à sa centrale syndicale axée principalement sur des revendications salariales. Bouny s'interrogeait sur la mauvaise qualité du sommeil des roulants qui travaillaient la nuit, dormaient très mal en horaires décalés et étaient fatigués en permanence. Il soupçonnait qu'il y avait des bases biologiques à ce malaise et à cette fatigue, et demandait qu'on puisse le prouver, ce qui a été amplement vérifié par la suite.

Nous avons alors fait, avec une partie de l'équipe du labo, avec Laville en particulier, des enregistrements que l'on peut qualifier d'un peu sauvages, c'est-à-dire non officiels, concernant le sommeil des roulants, chez eux. Wisner a joué un rôle très utile pour que cette étude puisse être réalisée, car nous avons reçu de la direction de la SNCF un accueil plutôt glacial. La raison venait à la fois d'un ensemble de causes techniques et d'un évident désintérêt. Par prudence, le "corps médical" de la SNCF ne voulait pas se mêler de cette affaire. C'est pour cela que Bouny, aiguillé par la réputation qu'avait alors Wisner, s'était adressé au laboratoire du CNAM, en dehors de toute demande officielle, y compris de la part de son propre syndicat.

Les syndicats, qui restaient sur leur garde au départ, se sont peu à peu faits à l'idée de l'intérêt d'une collaboration extérieure avec des gens comme nous. Ils sentaient bien, je crois, l'atmosphère et la coloration politique, les intérêts intellectuels et sociaux de la plupart des membres du labo, qui allaient dans le bon sens, si je puis dire. Il y avait sur ce point, en effet, une certaine homogénéité de pensée dans l'ensemble du labo.

M.P. Tu avais aussi, à cette époque, des contacts internationaux ?

En travaillant la littérature spécialisée, j'ai découvert, en effet, très vite que le travail posté avait déjà suscité beaucoup d'intérêt chez des chercheurs de différents pays d'Europe, alors que, curieusement, il n'intéressait pas du tout les Américains, qui ne voyaient pas où il y avait problème à travailler pendant la nuit et à dormir le jour. Depuis, ils en sont revenus, eux aussi. J'ai rejoint une commission sur le travail posté, qui dépendait de la commission permanente internationale de santé professionnelle, PCIOH, (*Permanent Commission of International Occupational Health*). Cette commission était animée par des Sandinaves et par des Allemands de Dortmund, notamment Rohmert, Hildebrandt, Rütenfranz et Knauth, celui-ci tout jeune à l'époque. Je suis allé régulièrement aux réunions de cette commission qui se tenaient à Dortmund, un foyer assez ancien de physiologie du travail. J'ai travaillé tout de suite avec eux. Des Anglais y participaient aussi, comme Colquhoun, de l'Université du Sussex, et Folkard, encore jeune étudiant à l'époque.

Une coopération s'est établie au sein de toute une génération de chercheurs, un peu plus jeunes que moi, qui ont maintenant dépassé la cinquantaine, et qui ont maintenu cette commission sur le travail posté depuis maintenant une trentaine d'années, pratiquement jusqu'à nos jours. Par la suite, d'autres commissions, ailleurs, ont travaillé sur le sujet. Des Américains s'y sont mis également, ainsi que des Japonais. Le thème est devenu largement international.

Mais cela ne s'est pas fait par hasard. Après la guerre, le système des 3x8 a commencé à s'installer et à se généraliser dans les entreprises de production un peu partout. Des médecins et des physiologistes se sont inquiétés des conséquences sur la santé. Nous ne pensions pas que les problèmes induits par le travail en 3x8 seraient réglés grâce aux résultats de nos recherches, mais nous espérions au moins parvenir à donner des indications, des conseils, de nature au moins à adoucir les conséquences néfastes du système sur la santé des travailleurs. On en est un peu revenu depuis 10 ou 15 ans, car c'était une idée généreuse et idéaliste, mais, en fait, pas très réaliste, puisque, loin de disparaître, le travail désarticulé s'est généralisé ; les horaires se sont compliqués et l'intervention médicale, les conseils ergonomiques et

médicaux sont devenus infiniment plus difficiles à donner. De nombreux paramètres sont en jeu.

Le problème des horaires en général, et celui des 3x8 en particulier, s'est en effet fortement compliqué par le fait de l'intrication d'autres composantes sociales et économiques, qui sont maintenant très différentes de ce qu'était le travail posté des années 70, qui était alors essentiellement un travail généralement lourd, caractérisé par des composantes physiques fortes, une grande pénibilité et un travail pratiquement masculin à 100%. C'était surtout dans la sidérurgie, dans la chimie, dans les usines à flux continu, autant de domaines qui, s'ils n'ont pas complètement disparu, n'ont plus la surface qu'ils avaient auparavant dans le monde du travail. En revanche, le travail à la chaîne, qui à l'époque ne se faisait pratiquement pas la nuit, se fait maintenant très largement la nuit. Il ne s'agit plus seulement de travail physique, mais il comporte souvent aussi une forte charge sensorielle et mentale, en plus de rester encore physique dans certains cas. C'est le cas, par exemple, du travail de surveillance de process et de beaucoup de situations de travail tertiaire. En outre, ce type de travail s'est beaucoup féminisé, avec des implications socio-familiales majeures.

Le problème du travail continu en tant que sujet de recherche en physiologie du travail est loin d'être résolu, c'est évident, mais je ne suis pas sûr que des commissions quelque peu *ad hoc* comme celle à laquelle je participais, qui ont été efficaces pendant une vingtaine d'années, soient désormais les mieux appropriées. Il faut élargir les objectifs. On observe dans ces commissions, me semble-t-il, un certain vieillissement des participants et peu de renouvellement.

Pour ma part, comme j'étais plutôt universitaire, - j'ai toujours été au CNRS -, j'ai travaillé avec des chronobiologistes patentés, notamment avec Alain Reinberg, et ça m'a permis de faire différents types d'études théoriques mais aussi appliquées, en particulier dans la pétrochimie en Haute-Normandie, chez Shell, où nous avons étudié le travail posté. On a publié quelques résultats de nos recherches sur la qualité du sommeil, le rapport entre les heures de travail, la durée du travail, la satisfaction, etc. Ces résultats ont été jugés, à l'époque, comme étant très en pointe. Ils sont maintenant d'une banalité totale, ce qui a au moins le mérite de montrer que la connaissance scientifique a progressé sur le sujet, à défaut d'être concrètement appliquée sur le terrain.

M.P. Reinberg s'intéressait-il aux applications de la chronobiologie à l'ergonomie ?

Reinberg lui-même n'a jamais placé au cœur de sa problématique l'utilisation que l'ergonomie pouvait faire des résultats de ses propres recherches ou de celles de son labo, pas plus que les autres universitaires de son entourage. Mais les résultats de leurs recherches peuvent être utilisés par des ergonomes, à condition de faire le pont entre des résultats issus de la recherche fondamentale et leur application possible à des terrains donnés. Pour ce qui me concerne, ils m'ont permis d'entrer en contact avec des médecins et des universitaires de nombreux pays qui s'intéressaient, sur un plan ou sur un autre, aux rythmes biologiques.

M.P. L'étape initiale de ton travail rue Gay-Lussac, c'était entre quelle et quelle année ?

Mon travail de recherches a commencé en 1965 avec Françoise Lille, au labo du CNAM rue Gay-Lussac, où j'ai commencé ma carrière comme attaché de recherche au CNRS, à l'instigation de Jean Scherrer, un an avant que Wisner prenne sa succession. J'ai eu l'occasion de rencontrer à cette époque les grands spécialistes du sommeil humain. Je me souviens notamment d'avoir participé à un colloque de l'Otan, organisé par le Professeur Bernard Metz à Strasbourg en 1970. Je suis parti aux États-Unis en 73-74.

De retour, j'ai continué dans le labo, jusqu'à la fin des années 70, l'étude du sommeil chez les travailleurs postés, et en 1980 j'ai choisi de quitter le labo Wisner pour suivre Berthoz dans un labo de physiologie, qui s'appelait "Physiologie des voies sensorielles".

Peux-tu préciser ce qui a motivé ton départ ?

En fait, de 1965, date de mon arrivée dans le labo de la rue Gay-Lussac, jusqu'en 1980, date de mon départ, ce labo a connu de nombreux changements. Il y a eu à la fois des départs de personnes et des arrivées de nouveaux, et aussi des changements de statut, notamment des chercheurs devenant enseignants. Par exemple, Antoine Laville, qui avait commencé en étant chercheur au CNRS est passé enseignant au CNAM. Or, entre le métier de chercheur à plein temps et celui d'enseignant, même enseignant-chercheur, les rôles et les exigences sont différents. Davantage d'activités pédagogiques, plus de liens directs avec les étudiants, mais moins d'heures pouvant être consacrées à la recherche scientifique et aussi moins d'obligation de publier, etc.

Mais d'un autre côté, le labo avait des attaches au CNRS. Ceci impliquait que s'y fasse de la recherche d'un certain niveau. Il y a eu, autour d'Alain Berthoz en particulier, des chercheurs venant de l'extérieur, comme Francis Lestienne, Paolo Viviani et des thésards. Bref, globalement, à la fois l'ambiance et la structure du labo changeaient.

Ce qui m'intéressait avant tout, c'était de faire de la recherche, être en contact avec d'autres scientifiques. Ce que j'aime, c'est d'abord l'activité intellectuelle pour elle-même. À plusieurs reprises, j'ai fait des manip intéressantes sur le terrain, notamment à la SNCF, et ailleurs aussi, pour récolter des données inhérentes à mes recherches. Néanmoins, les interventions d'une ergonomie de terrain n'étaient pas directement ma priorité, comme elle pouvait l'être pour d'autres membres du labo.

Donc, tout en restant au labo Wisner, je m'en suis progressivement écarté. À partir de 1972, par l'intermédiaire de Scherrer, j'ai commencé à entrer en contact avec différents labos de la Salpêtrière, et j'ai travaillé avec eux sur des questions de sommeil et de chronobiologie. Et finalement, en 1980, j'ai changé de labo, comme Berthoz.

M.P. Tu as parlé tout à l'heure des études que tu as faites ou auxquelles tu as participé à la SNCF.

Nous avons commencé avec Laville des enregistrements sur les "roulants". C'était une intervention un peu sauvage, en effet, puisque sans l'agrément de la direction. Mais à la fin des années 70, nous avons pu refaire une étude plus longue et plus officielle, grâce aux réseaux que Wisner entretenait avec des médecins du travail et grâce aussi à l'aura qu'il avait auprès des syndicats. Il est certain qu'une étude de ce genre ne peut pas se faire sérieusement sans l'accord tripartite de la médecine du travail, des syndicats et de la direction. Ça demande toujours au préalable un énorme travail de diplomatie d'abord pour pouvoir l'initier, la mettre sur pieds, puis la réaliser jusqu'au bout et avoir une chance que les résultats puissent servir à quelque chose. À cet égard, il est certain que l'aura et l'entregent de Wisner étaient indispensables pour avoir une chance d'atteindre les travailleurs.

Du côté SNCF, je ne sais pas si le succès a été bon, je crois qu'il a été plutôt moyen. Peut-être parce que nous n'avons pas été assez habiles pour faire connaître nos résultats en profondeur, mais aussi parce que les structures étaient très difficiles. Je me rappelle avoir fait une fois un rapport devant le comité central d'entreprise à la SNCF. L'accueil était froid et tendu. La situation n'était pas facile, tout était extrêmement rigide, incroyablement bloqué, avec une myriade d'intérêts divergents tenant en équilibre par des politiques savantes. Dès lors, dans un tel contexte, l'ergonome qui intervient en consultant extérieur ne peut pas garantir que ce qu'il fait va finalement servir à quelque chose.

Néanmoins, nous avons de nouveau été sollicités à la fin des années 80 pour étudier la fabrication des horaires de travail après une série de très grands accidents. Je n'étais alors

plus dans le labo Wisner. Après l'accident d'Argenton sur Creuse en 85², on a découvert avec stupéfaction des failles dans l'organisation qui étaient absolument impensables. Cela a produit un choc dans toute la SNCF. Je crois me souvenir que Laville, lors du procès deux ans après l'accident, avait été appelé à témoigner sur les conditions de travail. L'objectif qui terrorisait aussi bien la direction de la SNCF que les cheminots, c'était l'insécurité, comme dans l'aviation, mais ils ne reliaient pas la sécurité et les conditions de travail comme deux choses qui s'articulent étroitement. Même les syndicats, arc-boutés en priorité sur des revendications salariales, avaient du mal à intégrer cela.

En décembre 86 et janvier 87, la SNCF a connu l'une des grèves longues les plus dures de son histoire. En 88, après l'accident de la gare de Lyon³, il y a eu de nouveau des grèves, qui traduisaient l'impréparation ou l'usure de certains systèmes d'organisation.

Notre intervention à la fin des années 80 se situait donc dans un contexte de fortes tensions organisationnelles. L'organisation du travail à la SNCF (pas seulement la question des horaires de travail) est, en effet, d'une complexité effarante, étant donné le grand nombre de facteurs qui interagissent et qui obligent à travailler constamment aux limites de la rupture. Ça ne m'étonne plus de voir qu'un train est soudainement supprimé parce qu'on est incapable de trouver une machine en France pour faire tel train à un certain moment, étant donné que les ressources globales sont très limitées, aussi bien en hommes qu'en machines. Chaque secteur lutte pour avoir certains trains. Il y a des trains faciles à faire, tandis que d'autres sont difficiles justement à cause des horaires, à cause de la situation. La banlieue de St Lazare, notamment, est très difficile. Car il convient, de façon informelle, de donner quand même des avantages aux anciens sur le plan des horaires ! Théoriquement ce n'est pas possible, mais pratiquement les anciens roulants ont des horaires un peu plus faciles que les nouveaux. C'est vraiment un sujet d'étude assez extraordinaire dans lequel la question des horaires de travail s'interconnecte avec l'organisation globale de l'entreprise.

Cela étant, je n'ai aucune idée de l'influence qu'ont pu avoir concrètement sur l'organisation des horaires les rapports des recherches que nous avons faites. Je suppose néanmoins qu'ils ont servi.

M.P. As-tu ressenti, au cours de ta carrière, des changements notables sur le terrain ?

Oui, bien sûr, de nombreux changements se sont produits, notamment ceux liés à des changements d'activités ou des changements technologiques. Par exemple, la dernière étude d'application que j'ai faite, dans les années 90-92, avait été demandée par les syndicats des douaniers. Je pense que la demande s'est faite via Catherine Teiger. On a beaucoup voyagé. Là aussi j'ai trouvé que c'était une population extrêmement intéressante, en plein désarroi, en raison des changements de leur métier traditionnel. À cette époque, avec l'ouverture de l'Europe, on se demandait à quoi allaient servir les douaniers et en même temps on leur mettait sur le dos une gamme de tâches à laquelle ils n'étaient absolument pas préparés. Par exemple, on leur a demandé de contrôler la drogue, chose très difficile à faire. Contrôler les voitures sur l'autoroute est un travail extrêmement dur, très difficile, dangereux. Nous avons découvert des tâches tout à fait étonnantes et inhabituelles, comme surveiller le courrier en provenance de Hollande ! Il y avait à la fois de l'insatisfaction et du mécontentement.

En une trentaine d'années, d'une façon plus générale, il est certain que le monde du travail a beaucoup changé. Un élément important, caractéristique de ce changement, concerne les rapports avec les médecins du travail. Le statut réel des médecins du travail a lui-même

² Le 31 août 1985, un train Corail reliant Paris à Port-Bou déraillait à Argenton-sur-Creuse en raison d'une vitesse excessive. Un train postal arrivant dans l'autre sens est venu s'encastrier dans les deux voitures déraillées, faisant 43 morts et 37 blessés.

³ Le 27 juin 1988 en début de soirée, un train de banlieue percute un autre train de banlieue à l'arrêt dans la gare souterraine de Paris-Lyon, faisant 56 morts et 57 blessés.

terriblement changé dans les entreprises. Et les liens entre les ergonomes et les médecins du travail aussi. Je me souviens qu'au début de mon arrivée dans le labo, il y avait autour de Wisner tout un potentiel de médecins du travail bien en place dans leurs usines, sidérurgiques ou autres, des gens dont la parole avait réellement du poids dans leurs entreprises. Ils venaient au CNAM prendre un vernis ergonomique. Dans le troisième cycle du CNAM qu'organisa à Wisner, on pouvait croiser des gens tout à fait remarquables, même des gens célèbres, des ingénieurs, des architectes, des designers, etc. Nous avions des relations assez étroites avec eux. Il est vrai que la personnalité de Wisner y était sans doute pour quelque chose. Maintenant, cela a changé, le statut réel des médecins du travail a changé, l'ancien labo Wisner a changé, le CNAM également a changé.

M.P. D'une façon générale, soit en France soit dans les organismes internationaux, quelle opinion as-tu globalement de l'évolution de l'ergonomie ?

En fait, je ne vois pas très bien en quoi consiste l'ergonomie actuelle, je ne sais pas si c'est une matière qui est encore enseignable, à qui, à quels étudiants, par quels enseignants, à quelle discipline doit-elle revenir ou se raccrocher, qui doit en hériter ? Est-ce que les universitaires et les scientifiques y ont encore leur place et quelque chose à y faire ? Quelle est la place de la recherche scientifique dans l'ergonomie contemporaine ? Il me semble qu'elle est devenue un métier d'intervenants praticiens plutôt qu'une discipline scientifique, et j'ai l'impression qu'au moins en France, les équipes universitaires, CNRS ou autres, qui faisaient de l'ergonomie scientifique, se sont presque toutes évanouies. Il ne reste plus grand chose du labo que j'ai connu au CNAM. Idem pour les autres grandes équipes. Le flambeau est peut-être passé en d'autres mains, du moins je l'espère.

M.P. Les gens veulent quand même avoir de meilleures conditions de travail. Certains ont une idée un peu floue de la chose, mais dans les entreprises, ils veulent avoir de meilleures conditions de travail. Et pourtant tu penses qu'il y aurait une dilution de l'ergonomie dans d'autres disciplines ?

Les liens entre l'ergonomie et les disciplines scientifiques qui l'entourent ont toujours été complexes et mouvants. Cela tient au fait que l'ergonomie n'est pas (n'est toujours pas) une discipline universitaire scientifique au sens fort, reconnue, avec des frontières bien marquées. Malgré une certaine percée, elle n'a pas trouvé une place pérenne dans les grands organismes de recherche et son image dans les médias et le grand public reste floue et partielle.

Il serait intéressant à cet égard de faire un catalogue des problèmes qui se posent actuellement, qui émergent socialement dans les médias, et qui normalement relèvent de l'ergonomie, mais sans que ce soit explicitement dit : par exemple, les épidémies de certaines maladies liées au stress, le burn-out, les RPS (risque psycho-sociaux), les TMS (troubles musculo-squelettiques), etc. Qui est censé étudier cela au plan réellement scientifique ? Qui est censé apporter des solutions ? Quelle place l'ergonomie tient-elle dans la recherche sur ces questions ?

Je ne vois pas exactement ce qu'il en est actuellement. Le travail qui a été fait par des chercheurs en ergonomie au cours des décennies précédentes est considérable mais il est loin d'être achevé. Or les gens partent à la retraite et les relèves ne se font pas. Les chercheurs scientifiques ergonomes qui partent en retraite les uns après les autres n'ont généralement pas de successeur. Je pense, par exemple, à Charles Gadbois, au CNRS, qui pendant 40 ans a étudié le problème du travail des femmes. Or il n'a pas de successeur. Loin de moi pourtant l'idée de penser que le problème des femmes au travail est résolu ! Qui va s'en occuper ? Je ne sais pas qui devrait ou qui pourrait prendre en charge les études et l'enseignement là-dessus.

Ce n'est pas propre au CNRS. C'est en partie vrai aussi dans les Universités, où les enseignements d'ergonomie restent cependant nombreux mais où les successions lors des départs en retraite ne sont pas assurées ou ne le sont que partiellement.

Le CNRS, l'INSERM, ou même des organismes spécialisés comme l'INRETS, l'INRIA, le CEA ou autres, qui fournissaient des chercheurs, sinon en abondance, du moins avec une grande disponibilité, ont maintenant des politiques contraignantes vis-à-vis des sujets de recherche et restreignent la liberté des chercheurs. De toute façon, ils embauchent très peu d'ergonomes, de moins en moins même. Autrefois, au CNRS, quand j'ai commencé à travailler, il y avait un certain recrutement, pas massif mais notable, et on pouvait penser que cela irait en augmentant. Cela ne s'est pas fait ainsi. Question liberté des sujets, on me laissait le choix et le temps de faire le tour d'une question, de flâner un peu les choses à discuter. Car il faut du temps pour faire de la recherche sereinement, il ne faut pas subir la pression pour savoir si vous allez cette année publier dans une revue, et encore, pas dans n'importe quelle revue !

M.P. La constatation que tu fais, et que nous sommes nombreux à faire et à déplorer, c'est que la percée de l'ergonomie dans les grands organismes de recherche est maintenant terminée.

La recherche scientifique à partir d'expérimentations sur le terrain est plus compliquée et généralement plus longue qu'en laboratoire. Ceci peut-être aussi un facteur qui limite les sujets de recherche dans les grands organismes de recherche actuellement.

Il s'en suit un grave déséquilibre entre, d'une part, le poids de la recherche scientifique, toujours indispensable mais en diminution inquiétante pour l'avenir de l'ergonomie, et le poids du savoir-faire de terrain, non moins indispensable, mais qui est toute autre chose.

Ce déséquilibre pèse sur l'avenir de l'ergonomie en tant que discipline académique, mais aussi sur l'avenir de ceux qui se disent ergonomes actuellement et qui sont pour la plupart des ergonomes consultants. Puisque l'ergonomie est devenue principalement un métier.

Lors de la relecture en décembre 2014 de l'entretien réalisé avec Michel Pottier en juillet 2002, Jean Foret a ajouté les lignes suivantes :

Retrouver les lignes écrites il y a plus de douze ans fait naître en moi, outre une pincée de nostalgie, des rêveries sur cette aventure que fut le Laboratoire de Physiologie du Travail du 41 rue Gay-Lussac et que je crois unique.

Mon expérience en ergonomie, ce fut la fin des années 60 et la décennie 70, c'est-à-dire un temps où les ressources, particulièrement en personnel, étaient beaucoup moins limitées qu'aujourd'hui. Les structures officielles des organismes de recherche, de l'université, etc. n'avaient pas atteint le degré de rigidité formelle et de compétition acharnée qu'elles connaissent aujourd'hui. L'organisation du labo, si l'on peut dire, était délicieusement confuse : outre les enseignants et techniciens du CNAM, on trouvait des chercheurs du CNRS, des enseignants de la Fac de Médecine et de la Fac des Sciences, des membres du futur INRS ou relevant d'autres statuts. On ne savait pas vraiment de quel patron on dépendait. Le financement, dont des jeunes comme moi ne se souciaient en rien, était abondant et les occasions de travail nombreuses. Ainsi Alain Berthoz a pu travailler à sa thèse chez des militaires et moi, j'ai obtenu une bourse de l'OTAN ! Le caractère assez vibronnant de ce foyer reposait pour beaucoup sur la réputation d'Alain Wisner, grand bourgeois libéral et médecin mais aussi homme généreux et infatigable ambassadeur de l'ergonomie militante. Tournant en orbite autour de ce centre, il y avait un ensemble remarquable de médecins du

travail de grandes entreprises de France et du Benelux. Des architectes, des designers, des psychiatres s'y croisaient, sans parler de réfugiés d'Amérique Latine. Plus important sans doute, nous avions des contacts chaleureux avec des syndicalistes sensibilisés aux problèmes des conditions de travail.

Par contraste avec l'angoisse permanente des chercheurs d'aujourd'hui face à l'obligation de publier, nous n'étions pas bousculés par les organismes de tutelle dont certains ne semblaient d'ailleurs pas pressés de lire nos rapports de recherche. Ce laxisme avait l'avantage de nous permettre d'« aller sur le terrain » sans lésiner sur le temps que nous y passions.

Ce style de travail se détériora quand nous avons senti monter, avec les années 80, la modernité (si c'est le terme adéquat). Très symptomatiquement, le CNAM intima au labo du CNRS de libérer les locaux de la rue Gay-Lussac. Chaque organisme de recherche commençait à rameuter ses ouailles et ne voulait plus de la confusion des genres. Du coup, chaque individu fut forcé de choisir clairement où et comment il allait poursuivre sa carrière. Ainsi les enseignants médecins rentrèrent dans le rang pour suivre la voie royale vers le professorat. Un exemple typique est celui d'Antoine Laville qui, lassé d'avoir à publier des articles, choisit de ne pas insister au CNRS et de rester définitivement au CNAM pour enseigner. Au contraire, Alain Berthoz, plus sensible aux vents dominants, choisit de regrouper les personnels CNRS dans une équipe indépendante et déménagea. Là, des thésards purent tenter une carrière « classique » et, pour plusieurs, obtenir un poste stable de chercheur. Rétrospectivement cette acceptation de la conformité me semble avoir été le meilleur garant pour les réussites individuelles et la longévité d'une équipe de recherche.

En me relisant, je crains d'avoir rajouté un paragraphe à l'inépuisable littérature du « Autrefois, c'était mieux ». Peut-être, mais en évoquant le petit monde de la rue Gay-Lussac, je voulais aussi mettre l'accent sur le renversement essentiel des modalités de recherche que j'ai vécu en 40 ans de carrière. Au début de celle-ci, à partir de petites intuitions, d'étonnements (la découverte du travail humain m'a souvent étonné), de hasards même, on pouvait essayer de bâtir un projet de recherche et de lui trouver un financement. Aujourd'hui, la recherche scientifique se fait quasi exclusivement top down, comme on dit pour faire moderne. Nous sommes sous le règne de l'appel d'offre dont la matière a été conçue « en haut ». Les équipes de recherche passent un temps considérable à monter des dossiers pour prouver, quitte à tordre parfois la réalité, qu'elles répondent exactement à l'esprit de ce qu'on demande, - Agence Nationale de la Recherche, plan de ceci, opération de cela -, en sachant que, dans la plupart des cas, ce sera du temps perdu à cause de l'âpre concurrence qui règne entre laboratoires. Cela signifie bien sûr aussi qu'on se plie aux règles drastiques, parfois jusqu'au délire, de la publication scientifique. On est donc loin des résultats sans appareil statistique sérieux, qui sont le lot de bien des études ergonomiques, sans parler des critères d'acceptation par le Travail Humain !

Maintenant que le tourbillon de la vie m'a projeté bien loin de cet univers, je suis incapable de juger si mes souvenirs parlent à de jeunes ergonomes ou à ceux qui veulent le devenir. À coup sûr, les dieux leur seront moins favorables qu'ils ne l'ont été pour nous, il y a un demi-siècle. Aussi je ne peux que leur souhaiter du courage pour définir de nouvelles problématiques, de nouvelles pédagogies et avoir des idées pour s'insérer efficacement dans le monde du travail d'aujourd'hui.

Entretien avec Michel Pottier en 2002.

Complété par Jean Foret en 2014

